

ÉDITO de Cahiers de Poèmes n° 66

« *Il n'y a pas à exclure en nous le firmament, il faut en retrouver en nous les sillons* »
Joël Bousquet.

Les lieux sont habités. Non par des êtres magiques mais par des êtres humains qui les modèlent, qui les travaillent et qui les transmettent, mêlant leurs croyances, leurs pensées mythique et rationnelle aux paysages et aux rencontres. En eux-mêmes ces lieux n'ont aucune puissance. Et lorsque des habitants se replient sur leurs lieux habituels les pouvoirs des lieux et des hommes s'étiolent. Ce sont toujours ceux qui passent qui obligent ceux qui résident à dire qui ils sont, à faire plus et mieux. « *La beauté est dans les yeux de celui qui regarde* » dit un proverbe arabe, et il pourrait être repris à son compte par un physicien quantique, dans une physique du non-lieu.

Cela ne justifie en rien l'attitude superficielle du touriste mais oblige au contraire à transformer le touriste en voyageur. Le voyageur invite alors courtoisement le sédentaire à devenir spectateur distancié et critique de sa vie. Il le questionne et ce faisant il lui suggère que le lieu dans lequel il vit est « rattaché » à plus grand, à de la culture, à de l'histoire, à de la langue, à du cosmos. Ceux qui habitent entendent, car ils savaient, mais mal, ils le pressentaient, ils n'avaient pas le temps de le dire.

Ecrire les lieux c'est faire entrer l'imaginaire, le pouvoir des signes et de l'écriture dans un dialogue qui dépasse l'anecdote et le bavardage. C'est entamer une conversation avec les infinis possibles que l'écrivain prête à juste titre à ses résidents, et il n'y a pas de désert sans présence humaine. Les anciens rôdent, on entend des voix dans la montagne, un homme obstiné à vivre là s'appuie sur un mur.

Ni les enfants ni les hommes n'écrivent les lieux impunément. Et il ne s'agit pas là de parler de nations ou de villages, mais de responsabilité et de transformation. De mythes et de légendes, de sourires et d'abandons. Quel lieu ne quitterons-nous jamais ?

Les lieux en appellent à une tension entre l'engagement et la distanciation. Ils ouvrent des seuils. Il faut les franchir comme on peut, tiraillés, sensibles aux paradoxes ou aux contradictions.

Les lieux et l'engagement moderne sont de même nature : ils ne réclament pas l'absorption de la personne dans un endroit, fut-il le plus beau du monde, ni dans une cause, fut-elle la plus juste des causes. Ils obligent à cet aller-retour permanent entre l'investissement personnel et la distance critique. Un siècle d'apocalypse a enfermé l'engagement en lui-même : c'est d'avoir mal conceptualisé que l'engagement, comme toute notion, est susceptible d'entrer dans une contradiction. Cette idée simple fut l'impensé du XXème siècle. Littérature engagée, cause à engagement total, dénonciation et anathèmes, qui osera aujourd'hui défendre le lieu de l'engagement en écriture ?

Sauf à reconnaître à l'engagement un droit imprescriptible à sa négation provisoire : le désengagement. La mobilité entre engagement et distance - mobilité fustigée par tous les critiques engagés du siècle précédent - est la seule façon de permettre la renaissance d'une pensée écrite vivante, engagée et nécessaire, qui donnera à l'exploration lyrique comme à celle de la forêt politique et sociale, leurs légitimités. La mobilité n'est pas la trahison. Elle est la ressource des engagements.

Qu'on n'assigne plus l'écriture ni l'écrivain à des parcours obligés ! L'écriture et l'écrivain n'ont pas à être coupables. Non-lieu. Ils faut les laisser responsables d'être sur la ligne de crête des infatigables voyageurs.

M.D.